

Le théâtre de la corneille

Pierre DesRuisseaux

Volume 7, numéro 3-4, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6143ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

DesRuisseaux, P. (1992). Le théâtre de la corneille. *Brèves littéraires*, 7(3-4), 52–67.

PIERRE DESRUISSEAUX

Le théâtre de la corneille

À l'origine, il y a la déchirure. Ai-je jamais eu le sentiment d'être aimé? La peur, le vide. C'était l'été et c'était en juillet.

J'ai été expulsé en forçant. Je serrais les dents.

Au fond de ma mère, il n'y avait ni mer, ni grandes barques qui glissent sur les flots mais un trois-mâts qui savait prendre le vent.

Ça fleurait bon la chaleur du radiateur.

Puis tout à coup un courant d'air. Je me suis mis dès lors à remonter vers la terre gelée. L'aube dans le brouillard avait un air de malentendu.

Il faut au moins quarante ans pour apprendre à vivre, il ne faut qu'une seconde pour mourir, et enfin coincé dans la vie, j'aurais bien voulu l'étrangler.

Le souffle court, le regard aveugle, je gravissais la pente jusqu'au sommet. Enfant déjà déchiqueté, je me choisissais un destin où il y avait quand même de la provocation. Je fis en sorte de ne pas rater mon entrée.

Le passage était froid. On me tirait par la tête. Ma mère et moi nous étions figés l'un dans l'autre.

Je regardais droit devant. Il faudrait parler au-delà de soi.

En elle, quelque part, quelque chose s'est brisé. La vie est départ.

La main de ma mère s'est portée vers moi.

– Mon petit.

Elle m'observait longuement, les yeux ouverts ou fermés.

Mes sautes d'humeur déjà dans l'espace restreint du ber. Où allait-on m'emmener?

Ma mère était là ou ailleurs. La douleur. Je l'entendais pleurer.

Volets ouverts, à travers les stores les bruits de la rue, le soleil s'engouffre par la large fenêtre du salon.

Tout a changé. L'espace est imprévisible.

Des hommes, des femmes me prenaient dans leurs bras. Je n'aimais pas qu'on me prenne. Une odeur de café flotte dans l'air.

Reflets gris des stores, mouvants, contre le mur du salon.

J'aurais voulu revenir. Retourner dans ma mère. Interdit. Ventre chaud et mou.

Regard de mon frère aîné, j'avais envie de fuir, je m'amenais avec mon monde sous le bras, avec mes châteaux en Espagne. Mon frère, lui, avait déjà les deux pieds dans la place. Nos brouilles viennent de loin. Aucun point de chute, j'enracine le chaos.

La vie des autres passe au-dessus de moi, lointaine, impalpable. Faut-il avouer que je suis né d'une impulsion, à l'issue de la guerre. L'écho de la guerre arrivait parfois à la maison par le biais d'un journal, *La Tribune*.

J'eus droit à un rêve entre un petit grand frère et une grande petite soeur. Pas le temps d'en récolter les bribes. Si mon dieu est mort, il y a une parole entre nous où s'effiloche un temps hagard. J'eus aussi droit à des rebondissements, des clins d'oeil.

Je reconnais encore dans mon souvenir ma mère endormie qui nous colonisait. Son corps s'est morcelé depuis.

Des années plus tard, mon frère me ramène à la maison en catastrophe sur sa bicyclette à pneus ballon. J'avais de grandes crises d'asthme. Je pensais mourir. Je ne mourais pas. Ou plutôt je mourais un peu chaque fois. Je me souviens du klaxon à piles du vélo dont le cri

strident nous précédait dans le parc que nous traversions, mon frère pédalant aux limites de ses forces, à pleine vitesse.

On m'a déjà rapporté qu'en naissant, j'avais la coqueluche. Mon père m'a dit que je perdais le souffle de longs moments. Une minute, trois minutes, parfois cinq. J'ai cru me rappeler: l'image de ma mère me suspendant par les pieds, tête en bas, me frappant du plat de la main dans le dos à plusieurs reprises. Ça durait une éternité. Moi, le visage bleui. Rigide. Toux sèche.

Et puis il y avait des moments où on ne savait pas si j'allais me remettre à respirer. Mais le dieu de ma mère veillait, ma poitrine se soulevait enfin : ça ne sera pas pour cette fois-ci.

Ça serait pour plus tard. Ou bien jamais.

J'aimerais fixer l'image de mon bonheur au milieu de ce couple doué que formaient mon père et ma mère. Couple favorisé par une fortune qui allait trop tôt leur échapper. Bonheur qui n'a pas de guérison.

Eh quoi, la coqueluche ce n'est pas la coqueluche. C'était rien, ou plutôt c'était un excès d'imagination de mon père. Les maux aussi sont sujets à l'inflation.

Ma mère fut accouchée par un parent qui était médecin généraliste. Dans les registres de l'hôpital du Sacré-Coeur, aucune entrée, sauf que je suis né à cinq heures dix du matin. Accouchée par le ci-devant docteur

Armand Bérubé. Qui est donc ce parent que je ne connais pas?

Retiré dans son histoire qui était sur son perpétuel sommeil une mince protection, mon père, lui, n'était ni un révolté ni un amasseur de biens, c'était un imaginaire, un rêveur en quête de projets. Son monde, c'était alors l'argent et puis il ne se posait pas trop de questions.

Des amitiés d'enfance. Tout le monde a raconté sa jeunesse. Le lieu de l'enfance, pour moi, c'est une longue rangée de maisons éparses au milieu d'un vaste espace blanc.

La nôtre, de maison, qui était la première, donnait sur une courbe qu'on n'attendait pas. À l'orée d'un grand parc où on venait se récréer en famille les dimanches après-midi.

Parfois quelqu'un passait, s'arrêtait en face de notre demeure, frappait à la porte d'en avant pour demander un renseignement quelconque à ma mère qui viendrait répondre, prendrait la peine d'indiquer une direction de son doigt dressé, un point vague perdu dans le panorama couvert de neige et de silence durable.

Ce n'est pas assez de dire que cette grande maison de mon enfance, c'est ma jeunesse. Elle me pénètre encore aujourd'hui comme une période qui brille dans ma vie, échappée à un passé que j'entrevois comme à travers une brume.

J'ai été très tôt un adulte sans maison, sans famille; de bonne heure j'ai été lancé dans une vie qui me semble encore manquer de racines.

Je la vois très loin cette enfance inaltérable; j'aimerais l'économiser. C'est un grand espace, ma petite part à moi d'immortalité. Mon enfance, qu'est-ce que c'est, sinon quelques instants fugaces dans une chaîne qui se poursuit?

Ce n'est pas que je m'accroche à la pérennité de la jeunesse; car si je veux y revenir, n'est-ce pas pour mieux la quitter?

Les hommes, les femmes en devenir que j'ai connus alors, je les revois parfois en pensée. Ils voulaient désespérément croire à quelque chose. Que sont-ils devenus?

J'arrivai en deuxième position, derrière mon frère qui avait raflé la première place. Bébé fragile, la santé n'était pas dans mes cordes. Je dirais, si je voulais être précis, que je vivais la crispation de l'homme jeté pieds et poings liés dans un monde qui allait rester secret.

Défilé de visages, me voici libre de ta fatigue, théâtre premier où je titubais, troublé par un bonheur nouveau. Petit grand frère, grande petite soeur.

Je trouve derrière les multiples portes derrière lesquelles je me terre un espèce d'être, un homme, moi, qui pensait jusqu'à tout récemment avoir accédé, à 45 ans, à la multiplicité des possibles.

Cet homme, il se tient tout droit, il se sait perdu. Il ricane, il rit, il pleure, il gueule; il sait à lui tout seul être beaucoup de monde : un être qu'au fond je ne connais pas.

Berl : «Toute vie est échec puisque la mort la termine.»

J'ai été hanté dans mon adolescence plus qu'aujourd'hui par l'idée de la mort qui nous arrache à ceux qu'on aime, qui nous arrache à l'improviste à nous-mêmes. Je me la représente sous la forme d'un homme attablé dans une taverne en compagnie d'amis. L'homme se lève, jette un coup d'oeil à sa montre, s'écrie : «Il est tard, je dois partir.»

Échappai-je à mes souvenirs?

Aussi, j'ai souvenance de rêves au cours desquels j'ai sûrement perçu une parcelle du néant. Je tombais dans un gouffre sans fond, je tourbillonnais dans le vide.

Adolescent, j'étais boutonneux et maigre sans bon sens, bien entendu je me prenais comme tous ceux de mon âge pour un génie, moi qui n'étais rien.

J'ai vu à dix-sept ans mourir ma mère.

J'ai eu longtemps dans ma rage impuissante de voir disparaître cet être si bon le besoin de témoigner de son crépuscule.

Le bonheur, le malheur, on les prend pour acquis.
Quand ils partent, on reste tout étonné.

Figée dans son lit, brisée par le cancer, je crois que même ma mère n'a jamais vraiment cru devoir quitter cette terre qu'elle avait tant aimée.

Je crois de plus qu'elle est toujours en nous, ses enfants.

Est-ce que je vais vivre aussi dans les miens?

Veut veut pas, on est malgré tout sa propre mère et son propre père, on est le dépositaire de ceux qui nous ont précédé. Leur créancier. Le mot *atavisme* exprime mal cette réalité.

Ma vie commence-t-elle à la mort de ma mère?

Quoi qu'il en soit, j'ai à son chevet un mouvement, un geste, qui me surprend et qui m'émeut tout à la fois. Ce geste, s'il n'est apparemment rien, marque dans ma vie d'adulte la première affirmation d'amour et pour tout dire mon premier vrai souvenir : j'offre à ma mère alitée un bouquet d'oeillets rouges et blancs. Cadeau dérisoire.

Connaît-on les raisons qui nous rattachent à nos souvenirs?

On avance. On continue. On se parfait, on se défait, c'est tout l'un tout l'autre.

On se fait sur le cadavre des autres, comme des nécrophages, on procède de ceux qui nous précèdent et, pourquoi pas, de tous ceux qui viendront à notre suite.

On vit toujours en surplus.

Bernanos : «Il faut entrer dans la lumière.»

J'entends aujourd'hui les mêmes bruits que dans mon adolescence, je me surprends à faire les mêmes gestes, j'aime les mêmes choses, j'en déteste d'autres tout autant qu'autrefois. Et pourtant, quand je me regarde sur une photo à dix-sept ans, visage maigre, joues creuses, cheveux coupés en brosse, je pense aussitôt au petit maigre des films de Laurel et Hardy.

Hardy, c'est moi en secret.

On me considère comme un enfant terriblement discret, sérieux, effacé, timide. C'est vrai, je suis tout ça et plus encore.

À cinq ans, ma mère doit me forcer à aller jouer dehors avec mes petits camarades.

Je me replie sur moi-même, je me confectionne des rêves sur mesure, je me tricote une existence, je fais mon propre cinéma.

Quiproquos, situations en porte-à-faux.

Enfant aujourd'hui adulte, suis-je devenu autre que ce moi-même qui, dans un autre lieu et dans un autre temps, a imaginé ce que j'écris aujourd'hui?

Chansons qui me bercent des heures durant.

C'est mon unique refuge et c'est, je crois, dans les chansons que je découvre le monde pour la première fois. Bing Crosby, Perry Como, Charles Trenet : le monde se marie avec la mer. Derniers airs de be-bop, l'orchestre de Benny Goodman, Guy Lombardo et des Royal Canadians, la Bolduc, Oscar Thiffault.

Je n'ai oublié ni la musique ni les paroles de ces mélodies qui font aujourd'hui sourire.

J'ai cinq ans. L'avenir n'existe pas.

Je m'enferme dans ma chambre sous les combles avec deux, trois disques populaires que mon père rapporte chaque mois à la maison.

Il les collectionne comme d'autres collectionnent les cartons d'allumettes, les soldats de plomb.

Il en rapporte des caisses à la maison au désespoir de ma mère après les avoir fait tourner dans des juke-boxes qu'il place dans des commerces aux quatre coins du pays.

Il revient le vendredi soir après cinq cents milles de route.

Il a mal aux reins et il revient les bras chargés de cadeaux pour nous faire oublier qu'il n'est jamais là.

– Les enfants n'ont pas été malcommodes?

Puis sans attendre la réponse, il se cale dans son fauteuil.

Mon père ne tient pas en place. Il est ici et il est ailleurs en même temps. Il est partout à la fois. Sauf à la maison.

Nous traversons les heures au pas et les années à bride abattue. Mon père, lui, à cette époque et encore aujourd'hui, traverse les heures à bride abattue et les années au pas.

Je comprends mieux aujourd'hui comment la vie aura été pour lui, à mon égard, un exil. C'est peut-être après tout que nous sommes, mon père et moi, trop pareils.

J'ai dit qu'à cinq ans, j'écoutais des heures durant de la musique populaire, les grands orchestres tropicaux: Perez Prado, Xavier Cougat, Beni More, Sonora Matanzera. Je chante pour tout, pour rien. Il suffit qu'un air me plaise pour que je me mette à le fredonner. Je peux dire

que j'ai connu tôt cette joie rare d'une chanson entonnée à tue-tête. Aujourd'hui que ces moments-là se font rares, il me semble qu'ils sont plus précieux.

Dans les réunions de famille, on me demande de chanter. Je chante *Petit papa Noël, Mon beau sapin*, je chante *C'est le cowboy Arthur qui a perdu sa monture*. Ma famille est très fière de moi et on applaudit comme on applaudit toujours les enfants. Je chante *Le Canadien errant* aux noces d'or de ma grand-mère et de mon grand-père, juché sur la scène de la salle paroissiale, en culotte courte, je chante à l'automne *C'est le printemps* de Trenet et les mélodies de la «bonne chanson» dans la salle de séjour, devant la famille réunie, accompagné au piano par ma tante Marie-Alice.

La seule autre personne qui ait su partager avec moi l'amour de la musique est mon oncle Emery — on l'appelle Bill — qui tient à la fois de Caruzo et de Stan Laurel. Il chante depuis toujours, le matin, en faisant sa toilette. En travaillant, il entonne des airs d'opéra. Il chante pour tout et pour rien.

Je me souviens des solos de mon oncle en grégorien, à l'église du Très-Saint-Sacrement, de sa grosse voix de baryton qui dégringolait du jubé et de ses accents tonitrueux qui transperçaient les murs de l'église. Il était pour moi le meilleur des solistes.

Un petit garçon tire une voiturette. C'est moi à cinq ans. Je suis étonné.

Appréhender le monde. Je pousse lentement mon cerceau. Laborit me revient: «Se conformer de mieux en mieux à la syntaxe cosmique, celle qui permettra peut-être un jour d'écrire sans la comprendre la phrase qui contient le secret de l'univers.»

Je sais que je cherche l'impossible mais c'est pour former une fleur, pour former un bouquet, une atmosphère.

J'ai sept ans ou j'en ai dix, en tout cas je suis encore enfant. Un garçon vient à ma rencontre. C'est un voisin qui était devenu mon camarade quatre années auparavant. Il portait le nom de Murray ou McMurray. Il était peut-être Irlandais. Nous nous étions lui et moi élaborés une drôle de langue d'affranchis.

Le soleil survole les érables en fleurs.

J'observe mon petit camarade d'hier. Il a une expression que je ne lui connais pas.

– Who are you?

J'entends mais je ne comprends pas. Ce que je pressens pourtant, c'est que mon camarade n'est plus mon camarade et que c'est du mauvais cinéma.

Je me rappelle une séquence d'un western dans laquelle un agent abat un collègue.

Le vent se lève.

Je lui tends le guidon de ma voiturette en disant:

– Je te fais un cadeau.

Il s'éloigne en tirant ma voiturette.

Je compte ses pas.

Il se retourne, il me regarde sans rien dire.

Il m'abandonne sur place, à ne déboucher sur rien.
Je suis seul. J'ai eu ce même sentiment depuis.

Les ruptures, les vraies, ça ne s'explique pas.

Il n'y a plus que du temps mou. Les moments rudes
où je me heurtais partout, c'était hier.

Au beau milieu d'un système où règne en maîtresse
la mécanique du prêt-à-porter, du prêt-à-vivre, du prêt-
à-jeter. Il y a même du prêt-à-apprendre dispensé par
des camarades d'université qui n'ont pas assez d'ima-
gination pour prendre le pouvoir, eux qui hier voulaient
tout et qui voulaient surtout brûler les écoles. Le métro-
boulot-dodo a remplacé la faucille et le marteau. Mais
qu'importe. C'est la chute marginale d'une génération
qui ne veut pas mourir.

Assis à la cafétéria d'un cégep de banlieue parmi la
cohue des étudiants du midi, je regarde mon verre où se
meurt un glaçon au milieu d'un reste de coca-cola.

Je me retourne. Nicole Saumier est là, fidèle au rendez-vous que je lui ai demandé dans une note glissée sous la porte de son bureau deux jours auparavant.

Elle parle de sa voix de gorge qui sonne la réussite. Je voudrais qu'elle se taise. Elle a une soeur qui était autrefois marxiste-léniniste et qui est retournée dans sa Côte Nord natale.

Elle aussi donnait dans le prolétariat. À l'époque, ça faisait dans le vent.

Sa voix fugitive se mêle aux propos des étudiants qui fusent des tables voisines. Ce sont des réflexions de fourmis qui n'ont pas encore de dents.

Je comprends à ses propos qu'elle n'est plus vraiment de gauche et que ses idées sont un peu en désordre. De plus, elle est énorme, du genre éléphant.

Je devine qu'elle impose sa discipline comme tous les faibles en frappant sur son pupitre.

Certaines femmes ont l'âme visible au fond des yeux, elle a un regard de bracelet-montre. Je la vois à l'envers à l'endroit, c'est du pareil au même.

Elle ressemble à maman Gattuso apposée sur les boîtes de sauce à spaghetti, elle me fait l'effet d'être une Ginette Reno pédagogique.

– J'ai cinq minutes.

En fait, elle n'a pas cinq minutes, elle n'en a pas une seule, elle court après le temps qu'elle n'arrive pas à attraper.

J'ai l'impression de me frotter à elle comme à un porc-épic.

Je ne crois pas beaucoup aux gens pressés.

Je parle mais déjà le coeur n'y est plus.

Elle est déjà retournée dans son passé où Nietzsche et son Surhomme lui tiennent lieu de chaufferette la nuit.

On se serre la main sans conviction. Elle se perd dans la cafétéria, environnée d'un halo spongieux.

Pour autant que je m'en souviene, elle portait ce jour-là une robe poche qui lui allait à merveille.